

Eugène BIZEAU parle encore

Je voudrais d'abord dire un grand merci à l'ami François TEZENAS du MONTCEL, Président de **Vivre et l'Ecrire - TOURAINE**, qui a eu la très bonne idée de me poser la question suivante : « Mais toi qui as bien connu Eugène BIZEAU, est-ce que tu ne pourrais pas nous préparer une petite causerie pour le vingtième anniversaire de sa disparition ? »

Alors sans réfléchir plus avant, j'ai dit banco et me voilà devant vous, ce soir, pour parler d'Eugène BIZEAU, poète et vigneron, Citoyen de Véretz, petite commune en expansion exponentielle aujourd'hui et que l'on peut trouver sur les bords du Cher, à environ une quinzaine de kilomètres de Tours. J'espère que je vais être à la hauteur des espérances de mon commanditaire et que je ne décevrai pas trop mon auditoire...

J'espère surtout ne pas trop trahir ou déprécier l'image de celui qui fut en vérité un grand homme « d'honneur et de probité » (et je ne peux même pas ajouter « sans tablier » car il le porta quasi quotidiennement en tant que vigneron, le tablier, et le vrai ! Fi de tout prétendu symbole, à ce propos !) Avant toute chose, en effet, je voudrais surtout ne pas « égratigner » l'image de celui qui fut un homme simple, un homme du peuple et un grand humaniste. Et ce, d'autant plus que Max-Olivier BIZEAU, le fils d'Eugène et quelques membres de sa famille nous font l'honneur d'être parmi nous cet après-midi et je tiens, au passage, à les en remercier grandement... Mais venons-en maintenant au tout début de ce que fut cette belle histoire d'amitié entre Eugène BIZEAU et moi...

1 - Comment je l'ai connu.

Septembre 1972. Je soutiens à la Faculté des Lettres de l'Université F. RABELAIS, à TOURS, un mémoire de Maîtrise de Lettres modernes. Mon directeur de mémoire était le professeur Pierre COGNY, doyen de la Faculté des Lettres au Collège Universitaire du Maine, à l'époque, embryon de ce qui deviendra quelque temps plus tard l'Université du Maine. Le professeur Gabriel SPILLEBOUT qui était le président de mon jury de Maîtrise enseignait, lui, à François RABELAIS. Mon sujet de maîtrise était MICBERTH ET LE THEATRE EN QUESTION AVEC LES DEGAGEMENTS AUTOBUSIAQUES. Sujet particulièrement sulfureux dans la bonne ville de Tours. Je devais m'en apercevoir par la suite, plutôt deux fois qu'une.

Feu Gabriel SPILLEBOUT, qui est resté pour moi un exemple d'esprit tolérant et d'honnêteté intellectuelle, m'a fait le grand honneur de s'intéresser à ce qui me préoccupait à l'époque. Et... puisqu'il était question de poésie à travers la Jeune Force Poétique Française et que j'étais tout frais arrivé à Tours, Gabriel SPILLEBOUT me conseilla de prendre contact avec *Art et Poésie de Touraine* et avec Eugène BIZEAU, le patriarche de Véretz. Mes autobusiaqueries ont un peu effrayé les animateurs d'Art et Poésie de Touraine de l'époque mais le courant a nettement mieux passé avec Eugène BIZEAU. Pas qu'il soit véritablement sensible à ma poésie autobusiaque-post-surréaliste mais, à cette époque, j'étais sympathisant de la *Libre Pensée* et pour ce qui est de penser librement on n'avait pas besoin de le pousser *l'Ugène* ! Alors ce qui a vraiment scellé notre amitié et notre estime mutuelle, entre Eugène et moi, ce fut très certainement de partager la volonté coûte que coûte de penser et de s'exprimer librement. Quand j'ai rencontré Eugène BIZEAU pour la première fois, j'avais 26 ans, il en avait 89. Que notre amitié et notre complicité ait duré dix-sept ans relève du merveilleux.

Mais en 1972, c'était aussi le bicentenaire de la naissance de Paul-Louis COURIER et Gabriel SPILLEBOUT était, entre autres responsabilités qu'il avait chez les Amis de RABELAIS, chez les Amis de BOYLESVES, etc., le Président de la Société des Amis de Paul-Louis COURIER, société créée en 1967 par le député communiste Jean GUILLOIN et quelques autres admirateurs du pamphlétaire "à la plume indomptée", formule que l'on doit à Eugène BIZEAU dans l'ouverture de son petit opuscule en vers intitulé *Hommage à Paul-Louis COURIER*. C'est le premier ouvrage qu'Eugène m'ait dédié, il devait y en avoir bien d'autres ! Il me faut vous faire maintenant une petite confession : Initialement, lorsque l'Ami François m'a demandé de composer un petit exposé pour évoquer le Patriarche de Véretz, l'idée m'est venue de limiter ma perspective d'approche de l'œuvre poétique et satirique d'Eugène BIZEAU, qui est très vaste, aux seuls Croquis de la rue. Il fallait bien décider d'un ordonnancement ayant une certaine cohérence, d'une perspective d'approche plus ou moins "ciblée". J'avais choisi de projeter les "pleins feux" de mon attention sur le contenu des Croquis de la rue, tant Han RYNER, le préfacier de ce livre de poèmes de 200 pages paru aux Editions de la Fenêtre ouverte, à Issy-les-Moulineaux, en 1933, avait su prévenir le lecteur que, dans cet ouvrage, la voix du poète « s'irrite ou s'inquiète sous les gênes et les menaces de la folie universelle et de la tyrannie sociale. » Il est vrai que l'on trouve, à mon humble avis, dans ce livre, tous les thèmes majeurs qui font battre le cœur du poète et animent et inspirent sa plume. C'est pourquoi ce livre publié l'année des cinquante ans d'Eugène (il n'est pas encore arrivé à la moitié de sa vie !) m'a semblé exemplaire de l'œuvre et de l'homme BIZEAU...

Mais l'une de nos amies (Muguette pour ne pas la nommer !) ayant été particulièrement enthousiasmée par le poème intitulé « Au champion du bon sens et de la liberté » dans cette petite plaquette : *HOMMAGE A PAUL-LOUIS COURIER* (Paris 1772 - Véretz 1825) m'a gentiment contraint à ajouter au répertoire cette pièce qui, somme toute, en rendant hommage au « vieux pamphlétaire » que l'on sait, nous renseigne beaucoup sur les qualités d'être et les « états d'âme » véritables d'Eugène BIZEAU lui-même.

« AU CHAMPION DU BON SENS ET DE LA LIBERTE... »

Courier, « vil pamphlétaire », osa dire un ilote
Qui fut toqué d'hermine et procureur du roi.
Ton nom reste plus haut qu'un étendard qui flotte...
Et fait briller les yeux qui sont tournés vers toi !

Aussi, pour célébrer ton double centenaire,
Les fleurs du souvenir viennent de toutes parts ;
Et rien ne reste plus du triste mercenaire
Que les mots pleins de fiel d'un chat fourré blafard...

Ceux que tu défendais n'avaient ni bois, ni terres,
Ni pavillons blottis dans les bosquets ombreux ;
C'étaient des paysans, c'étaient des prolétaires
Qu'on écrasait d'impôts et qui restaient des gueux

Ces manants affranchis ne payaient plus la dîme ;
Depuis Quatre-vingt-neuf leur sort avait changé,
Mais ils étaient brimés par l'insolent régime
Où régnaient la noblesse et le très haut clergé

Vignerons tourangeaux ou maçons de la Creuse,
Mal nourris, mal vêtus, traités comme du bétail,
Ils n'avaient même pas la liberté joyeuse
De danser quelquefois sous les tilleuls du Mail.

Le droit qu'on leur donnait c'était de ne rien dire
Contre l'autorité des bourbonniens repus,
Contre leurs estafiers qui se faisaient maudire
En étouffant la voix des éternels vaincus.

Au rythme des saisons, c'étaient toujours les mêmes
Qui se courbaient sans fin sur un labeur ingrat ;
« Leurs gestes de semeurs » étaient de beaux poèmes :
Et c'est Victor HUGO, plus tard, qui le dira...

Mais quand ils avaient fait la moisson, la vendange,
Monté dans les greniers les sacs remplis de blé,
On leur fermait au nez les portes de la grange,
On verrouillait la cave à triple tour de clé !

COURIER nous t'admirons, nous, les gens du village
Où chacun parle haut sans fermer ses volets,
Pour ce qu'on appelait tes « écarts de langage »,
Pour ton « Simple discours », tes lettres, tes pamphlets !

Et malgré le regain des basses calomnies
Qui voudraient salir l'homme et flétrir l'écrivain,
Pour « Daphnis et Chloé » ; pour leur grâce infinie,
Nous aimons l'helléniste et sa vigne et son vin...

Entre la Chavonnière et Sainte Pélagie,
Que de tourments cruels en ton cœur angoissé,
Jusqu'au jour où survint l'horrible tragédie
Dans ce qui fut jadis ta forêt de Larçay !

Servir les pauvres gens fut ta plus noble gloire,
L'apostolat d'un juste au sort immérité,
Qui fut et qui demeure au livre de l'Histoire
« Le champion du Bon Sens et de la Liberté ».

(in *Hommage à Paul-Louis COURIER*, Imprimerie Pinson, Les Sables d'Olonne, 1972, p.p.13,15).

Et on peut dire très certainement, en toute légitimité, qu'Eugène fut lui aussi, à son échelle, avec sa singularité et son originalité, sa simplicité, au sens positif du terme, un « champion du bon sens et de la liberté ».*

Et comme François, lui aussi, m'a « mailé » quelque jour (« mailé » du verbe « mailer », premier groupe, se conjugue comme « aimer » mais seulement sur ordinateur et par internét' interposé) comme François m'a donc fait savoir que le sonnet-préface de Verrues sociales l'avait tout particulièrement... « interpellé » dirai-je -pour faire l'original ! - et qu'il le verrait bien faire pendant au début de cette évocation au sonnet intitulé *J'écris depuis longtemps...* qui la termine, eh bien, on va entendre ce que nous disait Eugène en novembre 1911. Il avait donc 28 ans. Le poème parut dans *Le Libertaire*, à la fin de 1911 et fut repris dans un opuscule de 62 pages, paru sur les Presses de l'Imprimerie Ouvrière, à Orléans, en 1914, peu de temps avant que ne se déclenche la fameuse *Der' des ders* que l'on sait. Cet opuscule était donc intitulé *Verrues sociales*.

2 - Sonnet Préface

« SONNET PREFACE »

A tous ceux qui m'ont dit : « Tu chanteras, jeune homme,
La grandeur de la France et le sirop de gomme,
Et tu voudras tirer ton épingle du jeu
Quand ton adolescence aura jeté son feu... »

A tous ceux qui m'ont dit : « Tu ferais mieux, en somme,
De gagner l'amitié des ministres de Rome
Que d'azurer ton âme aux reflets du ciel bleu
Pour ameuter la foule aux portes du saint lieu... »

A tous ceux qui m'ont dit : « La vie est courte et dure ;
Allons ! fais comme nous : roule-toi dans l'ordure,
Et des puissants du jour encense les travers... »
A tous ceux qui m'ont dit : « Tu perdras ta franchise
De poète manqué dont la muse anarchise...* »
Je veux répondre un jour en publiant ces vers !

Novembre 1911. (in *Verrues sociales*, Edition Christian PIROT dite du 105^{ème} anniversaire établie par Gérard PIERON en 1988, avec un Avant-Propos de l'éditeur et une brève présentation d'Eugène BIZEAU par Gérard PIERON, Illustrations de Alain LEPREST, Saint-Cyr-sur-Loire, p. 27).

Sur l'initiative, à mon sens heureuse, de l'ami François (TEZENAS DU MONTCEL), j'ai transformé le qualificatif « anarchiste » que l'on trouve dans l'Edition PIROT, en troisième personne conjugée au présent du néologisme verbal « anarchiser », ceci pour mieux assurer la qualité de la rime et avec le sentiment qu'Eugène ne nous en aurait aucunement voulu pour cette... « licence poétique au pied levé ! » (G.L.)*

Toujours est-il que vivre à genoux mais repu au milieu de la « canaille dorée » ou vivre debout mais dans la souffrance et la difficulté au milieu des « damnés de la terre », si les mânes de Frantz FANON m'autorisent à reprendre le titre de son livre inoubliable, voilà le choix qu'implique ce sonnet-préface. Et le dernier vers nous informe sans nul doute possible qu'Eugène tient à rester debout, quelle que soit l'époque, en cultivant, vaille que vaille, liberté de penser et, par voie de conséquence, liberté d'expression. Manifestement, les « agenouillé(e)s », a fortiori ceux qui rampent et les « fayoteux de toutes dégaines » n'ont pas la sympathie d'Eugène.

Le trente-cinquième poème du recueil *Croquis de la rue*, un sonnet, le précise assez. Qu'on en juge en écoutant ce texte intitulé selon la table : « Moutons de Panurge »...

3 - Moutons de Panurge

XXXV – « MOUTONS DE PANURGE »

Des rhéteurs sont venus qui leur ont dit « Croyez !
Gardez vivante en vous la foi des premiers âges ;
Pensez, le front par terre et les genoux pliés,
Au bonheur éternel que Dieu réserve aux sages !... »

Et l'habitude assise au coin de leur foyer
Les courbant sous le joug des anciens esclavages
Devant la cruauté des lois les plus sauvages
Ils sont, depuis toujours, prêts à s'agenouiller.

Le cerveau torturé par la soif de connaître,
Rêvant d'être à la fois son dieu, son roi, son maître,
Aucun du libre effort n'a connu la grandeur.

Depuis qu'à les railler l'esprit moqueur se purge,

Ils sont, Agnus Dei, les moutons de Panurge...
Et, moutons de Panurge, ont besoin d'un pasteur !...

(in Croquis de la rue, Edition Christian PIROT dite du 105ème anniversaire établie par Gérard PIERON, 1988, avec une préface de Han RYNER reprenant intégralement celle de l'édition de 1933 avec les bois gravés de G. Delatousche pour les illustrations, p. 62).

Assurément, Eugène admet mal ceux qui acceptent les fables des puissants de tous bords et donnent dans le « panurgisme » le plus débilisant. En revanche, il est plein de compassion pour les miséreux, victimes des injustices et des iniquités ambiantes. Le sonnet XXXI du même recueil, Croquis de la rue, que va nous lire Annie, nous le prouve bien. Ce sonnet a pour titre dans la table : « Le ramoneur ».

4-Le ramoneur

XXXI – « LE RAMONEUR »

Le pain manquant un jour à la maison des vieux,
Il a pris son bâton, sa raclette et sa gourde,
D'un bonnet de coton coiffé sa tête lourde,
Et, la besace au dos, laissé pleurer ses yeux.

Puis, cherchant du regard sa bonne étoile aux cieux,
Il s'est mis en chemin, le cœur gros, les mains gourdes,
Et venu dans la ville aux murs silencieux
Il a crié famine à des oreilles sourdes.

Trop sauvage et trop laid pour avoir d'autre accueil
Que l'aboïement des chiens et leur mauvais coup d'œil,
Ayant bu tout le fiel qu'un enfant pouvait boire,

Il attend pour s'enfuir les premiers papillons,
Et va, portrait vivant de la misère noire,
Vêtu d'obscurité, de suie et de haillons.

(in *Croquis de la rue*, idem, p. 56).

Eugène est un homme « au cœur pur » pourrait-on dire. Ce qui fait que, même lorsqu'il exprime son anticléricalisme (qui est indéniable !), il le fait sur un ton mesuré, j'irai même jusqu'à dire « badin ». On peut en prendre pour preuve le poème XVIII du même recueil et qui porte pour titre quelque peu énigmatique : « Le perchoir ». Cette fois-ci, c'est François qui s'y colle :

5-Le perchoir

XVIII – « LE PERCHOIR »

Il n'est ni coquet, ni beau
Le vieux clocher du village,
Et porte sur son visage
Un avant-goût du tombeau.

Pour endormir le troupeau
Dont il bénit l'esclavage,
Il n'est ni coquet, ni beau
Le vieux clocher du village.

Son faite n'est pas plus haut
Que les bois du voisinage,
Et pour finir son image
C'est un perchoir de corbeau...
Il n'est ni coquet, ni beau !

(in *Croquis de la rue*, idem, p. 40).

Finalement, champion à son tour de la « fine ironie », BIZEAU va exprimer tant son antimilitarisme que son anticléricalisme avec une malice qui ne manque pas parfois de se piquer d'une « franche moquerie ». Le portrait d'un général en tenue se promenant dans Paris qui nous est présenté dans le sonnet XII en est un exemple flagrant et Mireille va nous le prouver tout de suite en nous lisant *Baderne*, puisque tel est le titre donné dans la table à ce sonnet.

6-Baderne

XII – « BADERNE »

Ce n'est pas un épouvantail,
Un mercenaire sans travail,
Homme-sandwich qui déambule
Et que la faim démantibule ;

Un madécasse au noir poitrail
Qui, par ces temps de canicule,
Fuit les prêtresses du sérail
Dont la... migraine s'inocule !

Ce n'est pas un Cafre, un Indien,
Un roitelet polynésien,
Primitif à l'âme ingénue.
Chamarrés d'or, poudrés, fleuris...
C'est un général en tenue
Qui se promène dans Paris !

(in *Croquis de la rue*, idem, p.33).

On « mesure » assez bien dans ce texte l'importance que prend la fine ironie lorsqu'il exprime son antimilitarisme, aussi primaire que secondaire, voire tertiaire ! « Pacifiste intégral » il est, *l'Ugène*. Partisan du désarmement unilatéral de Louis LECOIN (1), la mesure est la même pour son anticléricalisme. On s'en est déjà un petit peu aperçu avec *Le perchoir*, le sonnet IX intitulé « Trio Laid » en « rajoute une couche » (si vous voulez bien me passer la familiarité de l'expression) et Muguet va se faire un plaisir de nous le prouver :

7-Trio Laid

IX – « TRIO LAID »

Ils aimaient tous les trois les caresses des femmes,
Et, tous les trois aussi, les fols embrassements
Que, d'après leur morale, en d'éternels tourments,
Expiera chez Satan la faiblesse des âmes.

Ils aimaient tous les trois les breuvages flamants,
Et, tous les trois aussi, le vin couleur de flammes,
Qui subit en secret des baptêmes infâmes
Et que, pour nous griser, secrètent les sarments.

Ils aimaient la paresse, adoraient le mensonge
Et les plaisirs malsains à qui la brute songe,
Menant je ne sais où leurs pas mal assurés ;

Un jour, pasteurs bénis d'un troupeau de jocrisses,
Pour assouvir en paix leurs morbides caprices,
Ils ont pris la soutane et se sont faits curés !

(in *Croquis de la rue*, idem, p.28).

Mais on aurait tort d'en rester à ces anticléricalisme et antimilitarisme que l'on pourrait qualifier de « primaires » et il y a dans le pacifisme intégral d'Eugène BIZEAU, comme on vient de l'évoquer plus haut, une préoccupation beaucoup plus profonde, beaucoup plus ontologiquement fondamentale. C'est qu'il y a un peu plus de 90 ans, notre poète vigneron sonnait déjà le tocsin pour inviter les populations à résister contre cette propension qu'a notre espèce dite un peu à la va vite, humaine, non à s'élever en sagesse et raison, mais à s'autodétruire.

En effet, dans son texte de chanson intitulé *A l'assassin* paru dans *Le Libertaire* du 10 août 1919, BIZEAU affirmait avec conviction que :

« Depuis trop longtemps le crime
A coups de canon supprime
Le semblant de liberté
Qui reste à l'Humanité... »

Eh bien ! En tenant compte de la barbaralisation ambiante, ajoutez au titre « à l'assassin », l'additif « de laboratoire » et transformez - par effet magique ! - « à coup de canons » par « à coup de seringues » et le texte d'Eugène BIZEAU d'août 1919 est toujours d'une dramatique actualité en 2009, quatre vingt dix ans plus tard, l'humanoïde s'étant seulement amélioré grandement en barbaralisation. Mais laissons donc par ordre de lectures, Muguette, Annie, François et Mireille nous clamer:

-8- A l'assassin

« A L'ASSASSIN »

Depuis trop longtemps le monde,
Souillé par une œuvre immonde
Subit les égorgements
Qui font pleurer les mamans,
Depuis trop longtemps la haine
Des loups à figure humaine
Nous plonge un fer dans le sein :
A l'assassin ! à l'assassin !

Depuis trop longtemps la terre
Fumante comme un cratère,
Et l'eau des sommets neigeux
Sont rouges du sang des gueux.

De puis trop longtemps les masses,
Pour le bonheur des rapaces,
Ont un funèbre destin :
A l'assassin ! à l'assassin

Depuis trop longtemps la guerre
Détruit la classe ouvrière,
Et prodigue aux pauvres gens
Les maux les plus affligeants

Depuis trop longtemps les bombes
Grossissent les hécatombes
Qu'on organise à dessein :
A l'assassin ! A l'assassin !

Depuis trop longtemps le crime
A coup de canon supprime
Le semblant de liberté
Qui reste à l'humanité.

Et c'est pourquoi, nous qui sommes
Pour la révolte des hommes,
Nous en sonnons le tocsin :
A l'assassin ! A l'assassin !

(in Eugène BIZEAU a 100 ans, *Chansons et Poésie*, Christian PIROT éd. 1983).

Ce texte a été mis en musique par G. ISABELLI et chanté à *La Muse Rouge*. C'est un certain Maurice DOUBLIER qui, en 1909, crée au 6, Boulevard Magenta, aux alentours de la gare de l'Est, un cabaret qu'il appelle *La Muse Rouge* et où viendront se produire chansonniers et conteurs socialistes, contestataires, voire anarchisants. Parmi les habitués, un étranger, un certain Vladimir Ilitch Oulianov (qui deviendra Lénine quelque cinq ans plus tard) vient assez souvent, entre fin 1909 et 1912, entendre des chants pour le moins révolutionnaires dont les auteurs s'appellent Maurice DOUBLIER, Gaston MONTEHUS, Constant MARIE, dit Le Père Lapurge, bien sûr, mais encore François BRUNEL. Eugène BIZEAU et... bien d'autres.

Et oui, on retrouve, en effet, entre Strasbourg-Saint Denis et la gare de l'Est, au début de l'autre siècle - le vingtième ! - les messages enjoués ou furibonds du vigneron de Véretz lancés à qui veut bien les entendre dans la guinguette de *La Muse Rouge*, et le plus souvent sous forme de chansons...

Mais cela était dans les temps d'autrefois, il y a approximativement un siècle aujourd'hui. Et si pour terminer, nous voulons reprendre le titre de cette causerie ici et maintenant, c'est-à-dire « Eugène BIZEAU parle encore », ne pourrait-on pas aller jusqu'à dire que la poésie d'Eugène BIZEAU est à la fois révolutionnaire quant au fond, au sens, à la signification du message, et « réactionnaire » à toute nouveauté quant à la forme, quant à l'art poétique qu'il a pratiqué tout au long de sa très longue vie et qui relève des règles et des formes ultra-classiques de la poésie. Il me l'avait d'ailleurs très clairement déclaré au tout début où nous nous étions rencontrés, en 1977 surtout,

lorsque j'avais publié mon *Autobusique 00* (à compte d'auteur, bien entendu !) et que je le lui avais offert. Fi de toute facture surréaliste, dadaïste, lettriste et... autobusique ! Pour Eugène, il ne saurait y avoir de poésie, au sens vrai du terme, sans versification et sans rimes bien ordonnées, bien agencées.

De plus, et vous l'aurez certainement remarqué lors de nos lectures, la poésie d'Eugène BIZEAU est très attachée au rythme (qui peut conduire parfois jusqu'à l'incantation), à la force des expressions sans rejeter pour autant un certain charme et une belle harmonie. De la sorte, les lecteurs et lectrices de BIZEAU peuvent passer d'une émotion intellectuelle forte à une jouissance sensible subtile, d'une pièce à une autre si ce n'est même à l'intérieur de la même pièce en fonction des passages.

Ce qui rend cela possible, c'est qu'Eugène BIZEAU a toujours voulu s'exprimer dans un langage vrai et authentique, correspondance nécessaire avec un ressenti vrai et authentique.

Mais ce n'est pas à moi d'avoir le dernier mot et, avec l'aide de Danièle, nous allons permettre à Eugène de dire le mot de la fin en vous lisant le sonnet qu'il a « troussé », en 1983, l'année de ses cent ans donc, et dans lequel il nous disait à fort juste titre :

9 - J'écris depuis longtemps...

« J'ECRIS DEPUIS LONGTEMPS... »

J'écris depuis longtemps au rythme d'un poème
Pour dire à quelques-uns ma joie et ma rancœur,
Pour servir l'idéal que j'ai choisi moi-même
Quand j'avais du courage et du soleil au cœur.

Les mots dont je me sers sont des grains que je sème
Sans espérer qu'un jour il en naîtra des fleurs...
S'il en est dont le sens est révolte ou blasphème,
C'est qu'ils sont inspirés par d'injustes douleurs.

J'écris, aiguillonné par le besoin d'écrire,
Comme on rit, comme on pleure au cours d'un grand délire
Dont il ne reste rien quand le souffle est parti...

Je suis l'humble artisan d'une tâche inféconde,
Mais devant les malheurs qui planent sur le monde,
Je rougirais d'être de ceux qui n'ont rien dit !

(in Eugène BIZEAU a cent ans (idem) 1983.)

Il était dans mon projet de m'en arrêter là pour ce qui est de ma petite causerie introductive et de passer illico à l'échange avec l'auditoire, restreint sans doute, mais de fort bonne qualité. Seulement, comme nous étions justement très honorés par la présence de Max-Olivier BIZEAU, fils d'Eugène, à notre petite causerie, que ce dernier est lui aussi poète et qu'il avait écrit un poème lors des cent ans de son père, poème paru dans l'un de ses derniers recueils, *Eclats*, le passage d'une génération l'autre s'imposait et c'est ce « poème au père » pour ainsi dire de Max-Olivier BIZEAU que je vais vous lire maintenant pour clore cette petite causerie. Mais il convient d'abord de redonner à ce que j'ai jugé bon d'appeler « poème au père », son titre initial dans *Eclats*, lequel étant tout simplement :

10-Cent ans !

CENT ANS !

Cent fois sous toi la Terre a révolu sa courbe
Son ellipse d'un an
Et cent fois, l'air penché, elle a mêlé, la fourbe
Les hivers aux printemps...

Cent fois elle a gonflé ses bourgeons lourds de sève
Pointe de sein des fleurs
Cent fois elle t'offrit des blés les blondes grèves
Ou le pain de malheur

Cent fois elle a mûri tes vendanges d'automne
Au goût d'après baisers
Et par cent fois l'hiver, l'hiver aux yeux atones
Vint te poudreriser...

Cent ans, cent ans durant... grand âge qu'on envie
Peinant sur tes semis
Tu vécus en chantant la paix, l'amour, la vie

En cigale... et fourmi !

(in *Eclats*, Editions Saint-Germain-des-Prés, avec un dessin de couverture de Léonor Fini, 1991).

Et maintenant la parole est à l'aimable assemblée...

G. Lecha, Tours, 28 sept/3 oct. et 27 nov. 2009.

(1) Louis LECOIN, né en 1888 à Saint Amand Montrond, dans le Cher, et décédé à Paris, en 1971 fut un militant pacifiste et libertaire qui coopéra à la fondation de *l'Union Pacifiste de France*. Il créa au cours de sa vie, seul ou en collaboration différentes publications : *Ce qu'il faut dire*, avec Sébastien FAURE, durant la guerre que l'on dit « grande », *Le Libertaire*, *Défense de l'Homme et Liberté*.

Issu d'une famille très pauvre, après avoir exercé les « mille-métiers-mille-misères », il devint correcteur d'imprimerie. Il fit douze ans de prison pour ses idées pacifistes à partir de 1910. Il devint, fin 1912, secrétaire de la *Fédération Anarchiste Communiste*. Pendant la guerre 14-18, il passa par le Conseil de Guerre, en 1917, pour insoumission et fut condamné à cinq ans de prison militaire et dix-huit mois de prison pour... trouble à l'ordre public. (Sic !)

Il mena trois combats qui eurent des retentissements dans le monde entier.

a) Il empêcha l'extradition de France vers l'Espagne fasciste de trois militants espagnols appartenant à la *Confédération Nationale du Travail*, à savoir Buenaventura DURRUTI, Gregorio JOVER et Francisco ASCASO ; et leur sauva ainsi la vie.

b) Il cria « Vivent SACO et VANZETTI ! » lors d'un Congrès de l'American Legion (regroupant les anciens combattants américains de 14-18) où il s'était immiscé. Il fut bien évidemment arrêté et enfermé.

c) Dès la déclaration de la seconde guerre mondiale, il rédigea un tract « *PAIX IMMEDIATE* » et le distribua en plein Paris. Ce qui entraîna son arrestation et son emprisonnement jusqu'à 1943.

Après la guerre, il participa activement à la création du *Mouvement des Citoyens du Monde* dans la foulée de Gary DAVIS et soutenu par nombre de personnalités mondialement connues comme Albert CAMUS, André BRETON, Jean ROSTAND, Théodore MONOD, etc.

Il lança, en 1958, sa campagne pour l'obtention d'un statut pour les objecteurs de conscience. Ce qui le conduira à engager une grève de la faim, en 1962, à l'âge de 74 ans.

Après bien des entraves, le Statut pour les Objecteurs de conscience fut promulgué le 23 décembre 1963 et tous les objecteurs furent libérés.

Le nom de Louis LECOIN fut proposé pour le Prix Nobel de la Paix 1964 mais il demanda son retrait afin de laisser plus de chances à Martin Luther KING qui, d'ailleurs, l'obtiendra.

Louis LECOIN passera, pour ainsi dire, les dix dernières années de sa vie à mettre sur pied une proposition de loi relative au désarmement unilatéral de la France. Proposition qui devra attendre la seconde session ordinaire du Parlement de 1992-1993 pour être enregistrée à la Présidence du Sénat le 22 avril 1993. Comme on n'a pas tellement médiatisé la chose, je me fais un devoir et une joie de reproduire ci-après la Proposition de Loi N° 271 relative au désarmement unilatéral de la France. Elle constitue l'annexe 9b, pp. 203, 204, 205, 206, de mon livre *Les jeunes et la politique (Approches psychosociologiques de la conscience politique des jeunes)* 2004, Les Editions Libertaires.

BIBLIOGRAPHIE DE L'ŒUVRE D'EUGENE BIZEAU (Sans aucunement prétendre à l'exhaustivité).

- *BALBUTIEMENTS*

- *VERRUES SOCIALES*

- *CROQUIS DE LA RUE* (avec une préface de Han RYNER et un bois gravé de Germain DELATOUSCHE).

- *PATERNITE*

- *HOMMAGE A PAUL-LOUIS COURIER*

- *LA MUSE AU CHAPEAU VERT* (avec une préface de Paul GUTH et des dessins originaux de TOUCHAGUES).

- *RECUEIL DE CHANSONS* (musique de F.-L. de CARDELUS).

- *ENTRE LA VIE ET LE RÊVE*

- *LES SANGLOTS ETOUFFES*

- *DISQUES ET CHANSONS*

- *LES GRAPPILLONS D'ARRIERE-SAISON*

Eugène BIZEAU aux Editions Christian PIROT

Eugène BIZEAU a 100 ans ! CHANSONS ET POESIES (Préface de Robert BRECY, dessins de CABU, JOË, DELATOUSCHE et GRANGER.) 2ème trimestre 1988.

Editions du 105e Anniversaire, établie par Gérard PIERRON

L'achevé d'imprimer sur les presses de La Simarre à Joué-lès-Tours porte la date du 29 mai 1988, jour du 105e anniversaire d'Eugène BIZEAU.

- *VERRUES SOCIALES*, (avec un Avant-propos de l'éditeur, Christian PIROT, et des illustrations de Allain LEPREST.)

- *CROQUIS DE LA RUE*, (avec une Préface de Han RYNER et des bois gravés de DELATOUSCHE.)

- *GUERRE A LA GUERRE !*, (avec une Préface de Robert BRECY et des dessins de CABU.)

LES CENT PRINTEMPS DES POETES Disque 33 tours, 0485/EB 54 (Prix de l'Académie Charles Cros, 1986, catégorie Patrimoine).

ECOUTEZ BIZEAU, film de Bernard BAISSAT et Robert BRECY, VHS, Productions Bernard BAISSAT, 10, rue Vandrezanne, 75 013 - PARIS.

Les titres de cet extrait du catalogue sont en vente chez Messieurs les libraires et disquaires. A défaut, les amateurs peuvent s'adresser directement chez l'éditeur : CHRISTIAN PIROT, 13 RUE MAURICE ADRIEN, 37540 SAINT-CYR-SUR-LOIRE (France)